

Anatoli Rybakov et la politique littéraire soviétique

Stéphane Lépine

Volume 31, numéro 4 (184), août 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1989). Compte rendu de [Anatoli Rybakov et la politique littéraire soviétique]. *Liberté*, 31(4), 117–123.

STÉPHANE LÉPINE

ANATOLI RYBAKOV ET LA POLITIQUE LITTÉRAIRE SOVIÉTIQUE

Parce que la littérature se révèle une source précieuse de renseignements sur la société soviétique, parce qu'elle pèse traditionnellement de tout son poids sur l'histoire politique et sociale du pays, il peut certes être intéressant, en ces temps de supposées transparence et restructuration, d'observer d'un peu plus près les mécanismes qui la régissent. Jusqu'à ce jour, le Pouvoir soviétique a utilisé l'écrivain comme outil de sa politique et propagateur de son idéologie. Il lui passait une commande précise dont il assurait l'exécution au moyen d'une organisation minutieuse de la profession littéraire et de l'édition ainsi que par une stricte alternative offerte à l'auteur: selon son degré de soumission, celui-ci bénéficiait d'importants privilèges ou risquait la condamnation de son œuvre, voire même sa propre arrestation.

Les réformes de Mikhaïl Gorbatchev affectent-elles sensiblement et réellement la création littéraire soviétique? «Forgeron»¹ ou «ingénieur»² des âmes, le poète, le prosateur figurent-ils encore, aux yeux de l'autorité, au rang des divers instruments de son pouvoir? L'écrivain est-il toujours soumis

1. «La poésie qui forge les âmes»: formule d'Alexandre Block citée par Lydia Tchoukovskaïa dans *Les Chemins de l'exclusion*, Chroniques du silence, Paris, Encre, 1980, p. 177.

2. Expression chère à Staline.

au principe selon lequel le rôle du porte-parole de la société est de conforter l'assise du pouvoir? À cet égard, le cas Rybakov est assez révélateur.

Anatoli Rybakov est ukrainien³. Il est né à Tchernigov en 1911. D'abord ingénieur, il joint une unité de tankistes pendant la guerre. Déporté ensuite en Sibérie pour des vétilles, il ne commence à écrire qu'en 1948. Romans pour la jeunesse, scénarios de films et textes pour la télévision forment l'essentiel de son œuvre publiée, mais ne constituent que la pointe de l'iceberg, la censure ayant empêché la parution de plusieurs de ses romans, dont *Les Enfants de l'Arbat*, long roman-réquisitoire sur la terreur stalinienne écrit au milieu des années soixante et publié vingt ans plus tard.

La position politique de Rybakov n'est pas claire. Fervent patriote, il consacre des milliers de pages à une dénonciation féroce du stalinisme, mais refuse l'exil, refuse les offres nombreuses de publication provenant d'éditeurs étrangers et continue de croire en l'idéal soviétique. Certaines de ses déclarations ne manquent pas d'étonner: «La tâche de l'écrivain, affirme-t-il péremptoirement, c'est d'écrire. La question de la publication, c'est secondaire. S'il y pense et s'il se met à écrire juste ce qui est publiable, il ne dira jamais la vérité. L'important, c'est d'écrire sans se préoccuper du reste.»⁴

Fayard a récemment réédité *Sable lourd*⁵, un roman écrit entre 1975 et 1977 et publié sans problèmes de censure en 1978. Cette saga d'une famille d'artisans juifs d'une petite ville d'Ukraine rappelle Vassili Grossman. La première partie permet au narrateur, Boris, de raconter la rencontre de ses

3. À l'heure où les revendications nationales s'expriment franchement et politiquement, il est intéressant de le souligner.

4. Propos cités par Pierre Assouline et Barbara Nasaroff dans «Dégel littéraire en URSS», *Lire* n° 144, septembre 1987, p. 35.

5. Traduit du russe par Monique Slodzian, 1988, 369 pages. Déjà paru en français sous le titre *Sable pesant*, chez Pygmalion, dans une autre traduction et avec d'énormes coupures.

parents et la petite histoire de chacun des membres de la famille jusqu'à ce que celle-ci subisse la terreur stalinienne et l'invasion nazie. Le village, la maison, berceau de la famille, sont au centre de cette chronique qui embrasse, sur une trentaine d'années, l'histoire du peuple juif, du pays, du clan, de tout ce que la lignée a incarné et en quoi elle a cru, et qui a été anéanti. On peut s'émerveiller de la justesse et du pittoresque des descriptions, de l'authenticité du portrait de groupe avec enfants et vieillards attendrissants, mais cette reconstitution de la vie familiale n'en demeure pas moins ultra-sentimentale et carrément folklorique.

Le but premier du roman, dans sa deuxième partie, est d'entretenir la mémoire du peuple juif exterminé, le souvenir d'une horreur récente. Grandioses et cruels, les passages consacrés au massacre des villageois tentent de restituer cette horreur. Le point de vue du narrateur, témoin absent qui reconstitue les circonstances de la mort de ses proches à l'aide de témoignages épars, est préservé de manière à maintenir une unité dans la description malgré la multiplication d'actions simultanées. Cette dernière partie, qui décrit les horreurs du nazisme, quoique d'une tonalité entièrement opposée, n'est pas strictement différente de la première. Plus latente qu'explicite, l'horreur était déjà présente dans le portrait familial. Si les actes violents étaient relativement rares et isolés, le racisme et une certaine inquiétude sourdaient à travers le lyrisme souvent bucolique.

Quoique soulevé à certains moments par un souffle épique, ce roman n'en a pas moins les lourdeurs d'une fable édifiante. En fait, la naïveté de *Sable lourd* laisse croire, derrière son souci d'œcuménisme expiatoire, à l'innocence de Rybakov et à sa foi dans une littérature qui pourrait être la conscience de l'Histoire.

L'action des *Enfants de l'Arbat*⁶ se passe à Moscou, en 1934, dans le quartier de l'Arbat, un quartier qui regroupe

6. Traduit du russe par Antonina Roubichou-Stretz, Lucia et Jean Cathala, Paris, Albin Michel, 1988, 584 pages.

l'intelligentsia soviétique. La ville et le quartier vivent à l'heure stalinienne: le petit père des peuples a prévu un plan architectural et on réaménage la ville. La première ligne de métro est en construction et les premières automobiles soviétiques circulent. Voilà pour l'aspect positif de cette modernisation industrielle. Mais il y a un revers à la médaille: les produits d'alimentation se font rares, les cadres de l'ancien ordre social ont été éliminés mais ceux de la «nouvelle justice» sont des fantoches ignorants ou corrompus. On a adopté la ligne politique dure. Dans tous les bureaux, dans toutes les usines et les institutions publiques, on a affiché un mot d'ordre qui se lit comme suit: «En période de reconstruction, la technique décide de tout. Staline.» Mais tous sont appelés à bien lire le message, qui dit en fait: «En période reconstruction de la technique, Staline décide de tout.»

Au moment où commence le roman, Staline est déjà secrétaire général du Parti communiste depuis 1922. Il a éliminé Trotski, puis Zinoviev et Kamenev, qui l'avaient aidé contre Trotski. Il a lancé le premier plan quinquennal et le programme de collectivisation des terres. La période décrite dans le roman est celle où s'affirmera un autoritarisme absolu, qui mènera aux grandes purges de 1936-1938.

Les cent premières pages du roman offrent une description de la ville, du quartier et d'un groupe d'étudiants. Parmi eux, Sacha Pankratov, secrétaire de la cellule du *komsomol* de son école, bon prolétaire et heureux d'appartenir à la grande classe révolutionnaire. Pankratov est d'abord exclu de l'Institut des transports, l'école qu'il fréquente, à cause d'un article publié dans le journal étudiant et à cause d'un désaccord sur le cours de comptabilité. Sa conduite est alors qualifiée d'acte de sabotage politique avec préméditation et mauvaises intentions. Cette décision est accueillie par un grand silence: «Personne dans son entourage ne voulait faire la lumière sur cette histoire: annuler l'exclusion c'était assumer une responsabilité, ce qui ne souriait à personne.» (p. 61) C'est l'époque où un homme peut écoper de huit années de prison pour quarante mètres de fil électrique volé. Pankratov

est donc finalement arrêté, interrogé, jeté en prison, puis déporté en Sibérie. C'est là qu'il découvre le vrai visage de la terreur stalinienne. C'est là qu'il apprendra l'assassinat de Kirov, le 1^{er} décembre 1934, qui marquera, comme on le sait, le début des années de grande noirceur.

Dès lors, le roman, très habilement construit, offre, en parallèle, la description des années de détention du jeune Sacha Pankratov, celle des relations épistolaires qu'il entretient avec sa mère, celle des tourments qui rongent son oncle, Marc Riazanov, déchiré entre son amour pour sa sœur et son neveu et sa fidélité au Parti, le portrait des destins que connaissent les étudiants liés au journal et de leurs attitudes devant l'arrestation d'un des leurs, le portrait du quartier de l'Arbat à l'heure du stalinisme et celui de Staline lui-même. Il s'agit là d'un des aspects les plus étonnants de ce roman. Staline y est en effet un personnage que l'on découvre à travers ses manies, ses projets, ses amours. On le voit assister au XVe Congrès du Parti, pleurer en voyant *Les Lumières de la ville* de Chaplin, haranguer et terroriser le peuple. L'un des mérites exceptionnels de Rybakov est certainement d'avoir su faire parler Staline, sans utiliser une transcription de discours officiels.

Les Enfants de l'Arbat constitue donc un témoignage important sur la période stalinienne. Longtemps interdite par la censure, aujourd'hui autorisée, cette œuvre autobiographique, qui, précisons-le, marquera certainement davantage l'histoire des idées que celle des formes, est accueillie comme l'un des signes importants de la *glasnost*. Mais n'y a-t-il pas là méprise? Doit-on voir dans la publication de cet ouvrage la preuve réelle d'une plus grande transparence, ou alors une victoire de plus du Pouvoir sur la littérature, qui se fait du capital politique en permettant la parution d'un livre qui ne dénonce rien, mais dit, à la manière de Soljenitsyne il y a vingt ans, des vérités qui ne peuvent plus être niées?... La *perestroïka* n'est-elle pas devenue un produit (à l'occasion littéraire) qui se vend bien à l'étranger?

Comme le dit Vladimir Makanine, «le livre de Rybakov

est très honnête, ce n'est pas une œuvre de circonstance»⁷. Mais, ajoute-t-il, «il suffit aujourd'hui d'ajouter à n'importe quel livre un chapitre où la grand-mère est enlevée par le KGB pour être publié à coup sûr». Opinion partagée par Alexandre Zinoviev⁸, qui déclarait, dans une entrevue accordée au magazine *Lire*⁹: «Soljenistyne a publié *L'Archipel du Goulag*, grandiose dénonciation du stalinisme. Mais maintenant il suffit que n'importe quel écrivain, ancien valet de Brejnev, écrive contre le stalinisme pour que l'Occident s'en émerveille. Or, le stalinisme, ce n'est plus un sujet d'actualité pour les Russes, et depuis longtemps.» D'accord, Rybakov et Pasternak sont réhabilités; mais combien d'interdictions pèsent encore, et de manière parfois bien subtile, sur les écrivains contemporains?

Alors que pendant des années l'écrivain soviétique devait se résoudre soit à voiler son message hétérodoxe et continuer d'être publié, soit se tourner vers la publication clandestine, aujourd'hui son non-conformisme peut être approuvé par les représentants du Pouvoir, et cela afin de renforcer l'image du Parti. En 1989, le non-conformisme de la littérature soviétique constitue non seulement un creuset de réflexion, de critique et parfois de propositions, mais aussi un outil de pouvoir. Rendue publique, cette part de la production littéraire, autrefois dissidente, est soigneusement enregistrée par l'État qui, sans pouvoir éviter de la réprimer, y voit la manifestation d'un trop-plein inévitable. Telle une soupape de sûreté, un non-conformisme soigneusement contrôlé permet de réduire la pression produite par les frustrations intellectuelles et matérielles et évite ainsi l'explosion du mécanisme.

7. *Libération*, 5 janvier 1989, p. 21.

8. Auteur de *Le Gorbatchévisme ou les pouvoirs d'une illusion*, traduit du russe par Wladimir Berelowitch, Montréal, Guérin littérature, 1987, 115 pages.

9. *Op. cit.*, p. 43.

En diffusant une littérature souvent considérée comme exceptionnelle par les dirigeants eux-mêmes, l'institution littéraire intègre (pour ne pas dire récupère) toute une génération littéraire non-conformiste née en plein cœur de l'ère Brejnev et qui, jusqu'à ce jour, écrivait pour le « tiroir » comme au temps de Staline ou publiait *samizdat*¹⁰ ou *tamizdat*¹¹, sans se prêter à aucun compromis avec les éditions d'État. La « transparence », surtout visible dans les revues *Novy Mir* et *Ogonyok*, attire nombre d'auteurs à exprimer leurs vues plus librement et à délivrer leur créativité des entraves idéologiques. Les décisions récentes de publier Rybakov, certains poèmes de Goumilev, « oublié » depuis son exécution en 1921, le *Requiem* d'Anna Akhmatova, connu jusqu'ici en U.R.S.S. uniquement grâce aux *samizdat*, et *Le Docteur Jivago*, pour ne citer que ces quelques exemples sensationnels, ne peuvent qu'encourager les écrivains à un compromis avec l'État. Elles permettent de croire en la bonne volonté de Gorbatchev et d'espérer pareille tolérance vis-à-vis de textes actuels. Mais elles peuvent être considérées aussi comme un acte politique visant à séduire les Occidentaux crédules et à camoufler le mécanisme précis et implacable de la censure qui continue de contrôler le contenu, l'orthodoxie et l'impact social de toute œuvre.

10. Œuvre auto-éditée.

11. Publication à l'étranger de manuscrits sortis clandestinement d'Union soviétique.